

Etienne Bonnot

dit Le Tienne de la Barrée

(1866-1952)

par Roger Dron

Arleuf a commémoré le cinquantième anniversaire de la disparition d'Etienne Bonnot, dit le Tienne de la Barrée, le plus illustre de ceux qui ont fait de notre commune l'un des hauts lieux de la tradition musicale du Morvan. Sa célèbre scottish est l'un des morceaux de bravoure des vielleux français et même étrangers puisque la vielle connaît aujourd'hui un engouement qui déborde largement les limites de l'Auvergne, du Berry, du Bourbonnais et bien entendu du Morvan où, au XIX^e siècle, elle s'est introduite dans la culture populaire rurale au point de s'identifier avec elle.

Etienne Bonnot est né au Marault le 20 décembre 1866 et s'éteindra à Fosse le 4 novembre 1952. Les Morvandiaux n'étant pas avarés de surnoms et utilisant volontiers la filiation maternelle, on avait accolé au prénom du Tienne le sobriquet de sa mère, la Barrée, qu'elle devait aux tabliers rayés de couleurs vives qu'elle affectionnait. Etrangers à notre commune, n'y cherchez donc pas un lieudit portant ce nom.

L'état civil nous a conservé de sa biographie les éléments les plus précis, dont certains sont assez atypiques pour l'époque.

Pur Morvandiau de souche, Etienne Bonnot était issu par son père Louis Bonnot et sa mère Jeanne Defosse des alliances sans cesse renouvelées de ces familles qui, depuis des temps immémoriaux, ont formé la base du peuplement de nos villages. Il avait deux soeurs, Jeanne, dont la fille Laure est restée fidèle au hameau de Fosse, et Marie, mariée à un Bouffechoux. Il épousa en première nocces Jeanne Lucie Trinquet, qui lui donnera deux enfants, Louis (l'Apache) en 1895 et Lucie l'année suivante. Fait assez rare pour l'époque, il divorça en 1904 et se remaria cinq ans plus tard avec Jeanne Bassier. Le trait sans doute le plus émouvant de cette saga est l'adoption en 1917, au lendemain du jour de sa naissance, d'une petite fille prénommée Rolande. C'est par l'intermédiaire de sa fille Mady qu'il a été possible de recueillir auprès d'elle les présents souvenirs sur la vie du musicien.

Comme le Chacrot d'Anost, de treize ans son cadet et comme plus tard son ami Louis Jouarie, le Tienne de la Barrée était propriétaire d'un "parquet" qu'il fut d'ailleurs amené à vendre alors que la Grande Guerre touchait à sa fin. Ce mot désignait un bal démontable fermé par des panneaux de bois assemblés les uns aux autres et supportant une vaste bâche posée sur des chevrons. Le parquet proprement dit reposait sur des cales en équilibre précaire épousant les irrégularités du terrain sur lequel on l'installait.

Le parquet constituait l'élément central des fêtes de village qui, pendant la belle saison se succédaient dans un ordre immuable. Il était généralement monté auprès du café le plus florissant du village, et n'avait pour autres concurrents que le tir à la carabine et la boutique de sucreries. C'était le plus souvent une entreprise familiale où, avant de mener la danse, les hommes avaient la lourde tâche d'assurer l'acheminement et le montage du bal. Les femmes étaient préposées aux recettes, au tamponnage des poignets et à la chasse aux resquilleurs. On s'est longtemps souvenu d'un petit groupe de soldats américains en goguette qui prétendirent entrer gratuitement sur le bal du Tienne et que leur chef appelé à la rescousse, mit à la raison. La scène se passant nécessairement au plus tôt en 1917, année de l'intervention des Etats-Unis dans le conflit, elle prouve que la vente du parquet n'était pas encore intervenue à cette date.

L'automne venu, le Tienne rentrait dans le rang des petits cultivateurs et reprenait sa place derrière la charrue tirée par ses deux vaches avec l'aide occasionnelle de la Poulette, sa fidèle bourrique, sur ses lopins de terre des Trinquets ou des Boulets.

Les premières neiges donnaient le signal des veillées où la vieille faisait parfois une entrée d'autant plus triomphale qu'elle était inattendue, remettant à un autre soir les sombres histoires de revenants et de "zeutues" de sort des "vièles mans". On tirait la table tandis que les garçons et les filles s'élançaient sur le carrelage rouge au

rythme de la scottish ou de la mazurka jusqu'à ce que les futures belles-mères estiment que cela avait assez duré. Mais avant que les demoiselles ne se soient décidées à s'emmitoufler dans leurs châles de laine, les gars avaient ôté leurs sabots pour clore la soirée par le rite héroïque de la bourrée. Un fil invisible semblait relier ce souple affrontement de coqs de village au mouvement saccadé de la manivelle, épousant la moindre inflexion de la mélodie venue du fond des âges. Les rivalités trouvaient leur exutoire dans ces défis pacifiques dont les arbitres enjuponnées n'étaient parfois pas dépourvues d'arrière-pensées. Le Tienne de la Barrée fut de ceux qui ont ainsi fait virevolter la jeunesse, avant que les hommes ne partent la fleur au fusil et que les femmes ne les remplacent derrière la charrue, dans un Morvan qui avait changé d'époque.

Que fut sa vie quand la paix fut revenue ? Comment assurer le pain à sa famille quand les amateurs de musique des dimanches après-midi sont plus généreux en chopines qu'en pièces de cent sous ? On dit qu'à un âge plus avancé, il travaillait en Montarnu pour le compte du marchand de bois d'Arleuf. On n'attend pas les rhumatismes pour se lancer dans le dur métier de bûcheron et il l'a sans doute pratiqué dès qu'il eut la force de lever la cognée. Mais en 1919, après quatre années d'interruption il y avait du retard à rattraper pour mener les noces de ceux qui avaient eu la chance de revenir de l'enfer. Chaque samedi ou presque, le Tienne reprit sa place en tête des cortèges et à gauche des photos de groupes. Grâce au portrait qui illustre cet article, peut-être le reconnaîtrez-vous sur celle du mariage de vos parents ou grands-parents, dans les années 20 ou 30. Si c'est le cas, faites-en profiter vos compatriotes.

Ce n'est sans doute pas par hasard que ce soit chez un photographe installé au 59, rue Saint-Antoine, dans le quartier de la Bastille, que ce portrait a été exécuté. Il est en effet fort probable que les séjours à Paris qu'il fit à cette époque aient été l'occasion pour lui de se joindre aux cabretaires auvergnats sur les estrades des bals qu'ils tenaient rue de Lappe et dans les ruelles environnantes. Les Italiens qu'ils y côtoyaient les avaient déjà partiellement convertis à l'accordéon, mais les vieilles manquaient cruellement et ceux qui venaient du Morvan étaient tout particulièrement appréciés. Le témoignage d'Alfred Ragout à ce sujet est éloquent, lui qui joua aux côtés du célèbre Martin Cayla.

Quoi qu'il en soit, une page s'est tournée entre les deux guerres et les cornemuses et les vieilles, qui s'étaient si bien mariées à l'accordéon diatonique, s'effacèrent devant l'accordéon chromatique et la batterie, écho édulcoré du jazz qu'on n'avait pas vu venir. La mazurka devint java et, de musette, le bal des bougnats ne garda que le nom. La mode gagna les campagnes et le répit qui fut accordé à la vieille fut aussi court que celui qui avait été accordé à la paix. Au bal Lemoine de Villapourçon dont il était devenu le vieilles attiré, le Tienne de la Barrée en fut, aux côtés du Gars du Bourg, l'un des derniers défenseurs. Sans doute mit-il à son répertoire cette rengaine dont j'entends encore la cadence, échappée d'un parquet installé au-dessus de la fontaine du Guste de Pont-Charreau et martelée par l'infatigable coup de poignet du Père Jouarie :

*Je n'donnerais pas ma place
Pour un boulet de canon*